**CE DOCUMENT EST UNE TRANSCRIPTION AUTOMATIQUE DU PODCAST, IL COMPORTE DONC DES INEXACTITUDES ET REPRODUIT UN ÉCHANGE ORAL**

**Agatha Mohring :**

Bonjour et bienvenue sur le Podcast PICT, Pensez, Traduire et représenter les Corps, dire l'intime.

**Ludivine Bouton-Kelly :**

Nous sommes Ludivine Bouton-Kelly et Agatha Mohring, maîtresses de conférences à l'Université d'Angers.

Chaque mois, nous interrogeons des chercheuses et chercheurs, des traducteurs et traductrices, ainsi que des artistes, afin d'analyser de manière transversale les représentations complexes des corps et de l'intime dans les arts et la culture populaire, à travers le prisme de la traduction et de l'étude des représentations. Nous parlerons poésie, théâtre, peinture et bande dessinée.

**Agatha Mohring :**

Nous sommes aujourd'hui à Nantes, où nous avons le plaisir de rencontrer la poétesse Perrine Le Querrec dans le cadre de sa résidence de création à la maison de la poésie à Nantes.

Avec elle, nous nous intéresserons notamment au livre « Les mains d'Hanna », publié en 2023, et aux recueils « Rouge pute » et « La Bête, son corps de forêt », publié en 2020. À l'issue de l'entretien, Perrine Le Querrec nous proposera la lecture d'un extrait de ce dernier ouvrage.

**Agatha Mohring :**

Vous nous faites le plaisir de nous accueillir dans cette résidence. Est-ce que vous pouvez nous parler de votre travail en résidence, ici ou ailleurs ? parce que ce sont des lieux ou des moments où vous produisez particulièrement.

**Perrine Le Querrec :**

Oui, c'est vraiment fait pour ça, pour qu'on puisse libérer du temps et passer ce temps de résidence uniquement à réfléchir aux projets en cours. Pas forcément à écrire, mais en tout cas y réfléchir. Là, en l'occurrence, je réfléchis plus que je n'écris. Aussi, parce que cette résidence, à la Maison de la poésie de Nantes, est riche en rencontres, lectures, événements. Donc je suis un peu sollicité à l'extérieur, donc c'est plus difficile d'entrer dans une écriture longue. Il y a des résidences où il y a moins de sollicitations et où on peut plus écrire.

Donc là, je suis venue avec un projet particulier qui est un oratorio. Que je compose avec un musicien nantais, Ronan Courtier, avec lequel je travaille depuis plusieurs années.

Et donc ça s'appelle « Christa ». Moi, j'écris le livret. Et le thème de cet oratorio, c'est d'imaginer un monde où… Au départ, notre élan, c'était d'imaginer un monde où Dieu avait eu une fille et non un fils (cette fille s'appellera donc Christa) et d'imaginer le monde tel qu'il serait si tout avait été passé par cette focale-là. Ça s'est légèrement déplacé, mais ça reste un monde où les plis qui ont été appuyés durant des siècles sont différents.

**Agatha Mohring :**

Dans les présentations, puisque j'ai pu vous entendre deux fois à Nantes, lors de rencontres justement, on vous présente comme une archiviste aussi. Vous avez travaillé en tant que « recherchiste ». On a vu ça sur certaines quatrièmes de couverture. Est-ce que vous pouvez nous en dire un mot, et comment vous en êtes venue à la poésie, ou est-ce que c'était une activité que vous aviez toujours eu en parallèle ?

**Perrine Le Querrec :**

Avant de pouvoir vivre de mon écriture, ce qui est assez récent, j'avais donc cet autre travail de recherchiste que j'ai exercé une vingtaine d'années, disons, et qu'il m'arrive encore d’exercer, disons une mission par an, parce que j'aime vraiment ce travail. Et c'est une fonction qui croise les capacités à pouvoir trouver des images, donc iconographes, des archives, et à les déchiffrer, bien sûr, des sons… Donc je réponds, je répondais à des demandes spécifiques de télévisions, de musées, enfin, quiconque avait besoin de recherches, en fait, dans n'importe quel domaine, sur n'importe quel support. Donc, j'étais en permanence dans des bibliothèques ou dans des archives privées et publiques, à synthétiser des domaines de recherche pour des personnes ou des institutions. C'était un boulot vraiment fantastique - ça le reste - pour écrire, puisqu’on est sans cesse en présence de l'écriture, du passé comme du présent. Et donc ça permet vraiment d'élargir ses propres champs de recherche puisque souvent, pendant que je travaillais pour un sujet qui m'avait été commandé, une partie de mon cerveau mettait de côté des éléments que je trouvais et qui me semblait tout à fait intéressants pour une écriture future. Donc, c'est un travail qui est tout à fait équilibré, je trouve, avec celui d'écrivaine.

Ça ne m'a pas emmené vers l'écriture. J'écrivais avant de d'exercer ce travail. Ça l'a juste (enfin « juste », le mot est faible), ça l'a enrichi et ça m'a surtout donné cette habitude de chercher systématiquement quand j'entreprends l'écriture d'un roman ou d'un recueil de poésie. Il y a presque toujours de la recherche. C'est vraiment une base de travail et de concentration pour moi.

**Ludivine Bouton-Kelly :**

La recherche est préalable au travail de création. Ou ce sont deux choses qui sont complètes et qui se nourrissent tout au long du processus.

**Perrine Le Querrec :**

Il y a différentes façons d'envisager ça. Parfois, comme je l'ai dit, dans une recherche, dans une mission, je trouvais des éléments d'un sujet auquel je n'avais pas pensé que je mettais de côté et, si vraiment le sujet continuait à me travailler, alors j'entreprenais des recherches dans l'idée d'écrire un livre. Mais la plupart du temps, j'ai un sujet en tête et, à ce moment-là, je commence des recherches. Donc, elles vont vraiment anticiper l'écriture. Elles peuvent souvent durer des années. Et une fois que mon idée a pris chaire grâce aux recherches, en fait, je passe à l'écriture. Donc, ce sont plutôt des recherches préalables, et qui vont m'amener à donner corps vraiment au sujet que j'ai envie d’écrire. Parfois aussi, dans des recueils comme « Feu » qui sont plus des répertoires de feu, je cherchais au fil de mon écriture, puisque j'avais besoin d'être nourrie constamment de feux historiques, donc ça accompagnait l'écriture.

**Agatha Mohring :**

Et est-ce que tout sujet bon pour écrire, ou… Qu'est-ce qui vous amène à un sujet, en fait ?

Pourquoi chercher la sur ça ?

**Perrine Le Querrec :**

Alors, moi, j'ai quand même une sorte d'ornière ou de lignes directrices assez profondes qui traversent tous mes écrits de prose ou de poésie : j'ai vraiment une attention très particulière aux voix qui sont mises de côté, qui sont vraiment exclues. Mon grand travail d'écriture, c'est de trouver la langue qui va faire entendre ces voix. Donc, ça, c'est vraiment ce qui me guide. Et la plupart de mes livres, à une ou deux exceptions près, c'est ça.

Donc le sujet après, je le rencontre. La plupart du temps, c'est un choc, en fait. Choc esthétique ou un choc de colère ou… enfin, voilà, c'est quelque chose qui va me soulever. Il va y avoir vraiment un soulèvement qui me demande de passer en écriture pour pouvoir continuer à accepter le monde. Donc, je m'arrange avec cette société en prenant mon arme, qui est vraiment le crayon, et on est en y allant quoi.

**Agatha Mohring :**

A vous lire, on a l'impression que l'archive, ça vous permet aussi, d'un point de vue esthétique, de venir combler le vide, de venir dire ce qui n'a pas été dit, de rendre visible ce qui n'est pas visible… Ça devient une esthétique en tant que telle, presque ?

**Perrine Le Querrec :**

Oui, ça rejoint ce désir de mettre la lumière là où on n’a pas envie de la mettre. Donc, effectivement, c'est aller chercher des voix, des témoignages, des images même qui sont laissés de côté, alors qu'elles nourrissent notre histoire, et donc c'est important pour moi de les amener jusqu'à la reconnaissance, en fait.

**Agatha Mohring :**

Donc, ça veut dire donner la parole au silence aussi…

**Perrine Le Querrec :**

Oui.

**Agatha Mohring :**

Je pense à un recueil en particulier, « Les Mains d’Hannah ». On a la sensation que les archives n'étaient pas pauvres mais étaient limitées et qu'il a fallu vraiment faire un grand effort de recherchiste…

**Perrine Le Querrec :**

Oui. C'est presque une quête amoureuse. J'aime évidemment tous les personnages, réels ou fictionnels. Je les aime vraiment. Donc si je m'engage, à être près d’eux, près d'elles et à leur donner corps, bon, il ne faut pas se décourager. Effectivement, pour Hannah Höch, les archives étaient plus que parcellaires. En tout cas, en langue française, elles étaient quasiment inexistantes. Et donc il a fallu du temps et aller les chercher assez loin et dans des registres auxquels je ne m'attendais pas, pour pouvoir la convoquer et entrer dans une sorte d'intimité avec elle et ainsi pouvoir l'écrire.

**Ludivine Bouton-Kelly :**

Est-ce qu'il y a une part de fiction ?

**Perrine Le Querrec :**

Il y en a assez peu. Ce qui est fictionné, on va dire, ce qui peut paraître fiction, ce sont des sentiments pour un Hannah Höch, mes sentiments pour cette œuvre et pour l'ombre dans laquelle on l'a laissée. Donc, là, évidemment, il y a toute ma passion qui va habiter les mots, les phrases, la syntaxe. Ça, ça n'existe pas dans sa biographie réelle. Mais après les événements, toutes les dates et les œuvres, tout ça, c'est réel. C'est sa biographie juste.

**Agatha Mohring :**

Quand vous travaillez avec des personnages de fiction, comment vous faites cette articulation entre l'archive, la part documentaire et la fiction ?

**Perrine Le Querrec :**

Et bien, par exemple « Les trois maisons » qui est un livre qui est dans un environnement tout à fait documenté, puisque c'est le dix-neuvième siècle, les trois maisons sont la maison maternelle, la maison des folles, donc La Salpêtrière au dix-neuvième avec Charcot, et les maisons closes, les maisons de grande tolérance, comme on appelait ça à Paris, à la même époque… Donc tout là est parfaitement, au jour près documenté. Chaque date, chaque costume, tout ce qu'elle mange, tout, tout est documenté. Mais elle, elle s'appelle Jeanne L’Étang, l'héroïne, elle est fictionnelle. Donc, je l'insère dans ce milieu totalement documenté et elle va vivre une vie de fiction puisque sa vie n'a pas existé. Mais elle aurait pu être une des patientes de Charcot, elle aurait pu être une des filles des maisons closes. Donc je la projette dans un environnement très documenté et très précis. Mais elle agit là avec toute sa liberté de fiction, en fait.

**Agatha Mohring :**

Et donc, c'est là, ce n'est pas l'aspect lacunaire de l'archive, mais plutôt ce que l'archive n'arrive pas à dire, que vous avez essayé de scruter.

**Perrine Le Querrec :**

Mais, en fait, les femmes dans les archives, les voix des femmes, les témoignages des femmes sont quasiment inexistants. C'est les voix d'hommes qu'on entend.

Donc, aller dans des sujets comme ça, c'est vraiment tenter, oui, de faire entendre ces femmes-là et ces voix-là.

**Ludivine Bouton-Kelly :**

Vous avez parlé au tout début de la question du pli. On a eu l'impression que c'était un motif qui revenait fréquemment dans votre écriture, que ce soit un geste que font les personnages, même le repli de l'écriture et du vers. Mais on se demandait comment vous travaillez, justement ce motif, là moi

**Perrine Le Querrec :**

C'est très intéressant le pli, hein, ce qu'il cache, ce qu'il dévoile, c'est vraiment… J'ai toujours l'impression que l'écriture allait dans ce double impact. A savoir, on ouvre le pli et apparaît quelque chose qui était caché à la vue. Et on dédouble comme ça le motif. Et c'est quelque chose, c'est une figure qui est toujours sur le bord. Elle m'intéresse en ça. J'ai construit tout un livre plié comme ça qui s'appelle « La Construction ». C'est un livre dans son format originel qui mesure 4,2 mètres sur 1 mètre et qui est entièrement plié pour arriver à un format d'un livre classique, on va dire. Et c'est le lecteur, en pliant et en dépliant le livre, qui construit l'histoire. Donc, je trouve ça particulièrement riche. D'abord parce que, selon les plis et les déplis, et bien, sont des textes différents qui vont être mis côte à côte, donc ça provoque des collisions de narrations, de sens qui sont très riches. Et puis, il y a tout une sorte de danse, de chorégraphie du corps du lecteur, de la lectrice, qui devient partie prenante de la lecture et de la construction du livre.

Aussi parce que j'ai l'impression que notre mémoire, elle fonctionne un peu comme ça.

Elle n'est pas linéaire du début de la journée jusqu'à la fin. Elle va comme ça, par à-coups, par découverte des souvenirs ou des phrases ou des faits qui, d'un seul coup, se mettent côte à côte alors que trois heures avant, ils n'y étaient pas. Donc, j'ai l'impression que je suis plus proche d'une action qui construirait une langue en utilisant cette forme-là. Mais évidemment, d'un point de vue très matériel, on ne peut pas imaginer chaque jour un livre de cette forme-là. On est un peu tenu par l'objet livre qui est de lire une page après l'autre.

**Ludivine Bouton-Kelly :**

C'est cette idée de la trace du pli qui reste sur le papier.

**Perrine Le Querrec :**

Absolument et ça forme un réseau, ça forme des lignes, tout un cheminement qui peut être labyrinthique ou plus classique, mais en tout cas, oui, ça fait trace, de même que l'archive laisse trace aussi…

**Agatha Mohring :**

Et est-ce que la typographie vient vous aider ? Est-ce que c'est un levier intéressant pour déployer ce que vous décrivez là dans votre écriture, d'une manière ou d'une autre ? Est-ce que ça peut venir aussi orienter la lecture différemment ?

**Perrine Le Querrec :**

Oui, parce que… Quand on est sur la page, on est vraiment sur une… C’est une page blanche. On est sur une scène, un espace qu'il nous faut habiter, avec la typo, la police, la ponctuation, les blancs, enfin, tout ça est vertigineux. Ce n’est pas uniquement poser des mots qui auraient du sens. Ce qui est bien sûr la base, bien sûr. Mais on se rend bien compte que… là, vous ne l'avez pas, mais dans « Ruines », par exemple, qui évoque la vie d'une des quatre zones, la plupart de mes mots sont recouverts de noir, mais c'est pas pour un esthétisme, c'est parce que ça provoque une sensation dans le corps quand notre œil bute sur un bandeau noir, alors qu'on sait qu'il y a des mots en dessous. Évidemment, ça déclenche quelque chose dans l'esprit. Donc, tous ces matériaux-là, toute la façon dont les lettres, dont le mot, peut-être envisagé sur la page, tout ça est signifiant. Vraiment, ça m'intéresse beaucoup.

Dans tous mes livres, vraiment, il n'y en a pas un qui (peut-être si, ceux qui sont nés des témoignages directs avec les femmes, « Rouge pute » par exemple, ou « Les Alouettes », où là, il y a très peu de, il n'y a même pas de jeu dans ce domaine-là), mais tous les autres, il y a forcément un travail sur la place du mot et donc du sens sur la page, parce que j'ai toujours en tête la façon dont l'œil, la rétine va s'accrocher à la phrase et comment ça peut susciter une réaction physique. En fait, ça m'intéresse beaucoup. J'ai écrit un livre sur Francis Bacon.

Et Bacon, on le qualifie de « peintre de la sensation ». Je suis sûr qu'on peut arriver, je le sais d'ailleurs dans l'écriture, à une écriture de la sensation. Le caractère d'imprimerie, l'encre, elle peut provoquer une sensation physique, une émotion si le mot, il est placé à droite, à gauche, au milieu, en haut. Enfin, voilà, je travaille avec ça, en tout cas.

**Agatha Mohring :**

On retrouve ça dans les archives, non pas de manière forcément délibérée, mais oui…

**Perrine Le Querrec :**

Quand on consulte les archives, on se rend bien compte, surtout, j'allais dire surtout, mais en fait non au même niveau. J'ai commencé avec beaucoup d'archives du seizième siècle, donc écrite à la main, qu'il fallait déchiffrer. Le fait de déchiffrer aussi ça permet une temporalité que j'aime. On peut prendre le temps. Vraiment, c'est comme percer un mystère.

Ça m'intéresse aussi, ça de se dire : chaque mot peut soulever un mystère, peut nous emmener quelque part. Et puis la matérialité, oui, alors de l'archive, que je trouve d'une sensualité exceptionnelle, la ficelle, le carton, l'encre passée, et même pour les documents très contemporains, les notes manuscrites qui peuvent intervenir sur un papier imprimé, les coups de stabilo, tout ça, ce sont des indices supplémentaires, en fait, pour nous emporter vers une intimité, je trouve, avec le sujet qui est sur la page.

**Agatha Mohring :**

Et pourquoi la typographie n'était pas pertinente, ne vous a pas intéressé peut-être au même niveau pour les deux ouvrages que vous avez cité, « Rouge pute » et « Les alouettes ? Est-ce que l'intimité, parce que le témoignage des femmes que vous avez rencontrées, était déjà tellement fort ? Il n’y a peut-être pas de raison, d'ailleurs…

**Perrine Le Querrec :**

Je crois, si j'y réfléchis avec vous, je pense que mon but, là, mon espoir, c'était de pouvoir transcrire ce qu'elles me disaient. C'était ça mon unique préoccupation. Donc je n'avais rien d'autre à réfléchir que ça. Et comme c'était un travail très nouveau pour moi et que je n'ai jamais renouvelé, ces deux ouvrages là issus de d'entretien, comme ça, restent uniques dans ce que j'ai pu écrire, toutes mes forces étaient concentrées sur ce résultat : écrire leurs mots, de la façon la plus précise et percutante, on va dire, possible, de façon à ce qu'elles soient fières, satisfaites et qu'on puisse transmettre ce travail commun. Donc tout le reste, n'entrait pas dans la composition de ce recueil.

**Ludivine Bouton-Kelly :**

Disons qu'à la lecture de « Rouge pute » (je n'ai pas eu l'occasion de lire « Les Alouettes »), c'est frappant à quel point… Enfin, c’est une interrogation qu'on a eue : comment vous avez réussi à construire cette voix, ces voix parce qu'on est à la fois entre le « je » intime et, en même temps, une sorte de voix collective, mais qui n'efface pas l'individualité, et on s’est demandé quelle avait été la place de votre voix aussi dans ce travail ? Parce qu’en terme d'articulation, c’est un équilibre qui est sensible à mettre en place particulièrement.

**Perrine Le Querrec :**

Alors ma place… C'était vraiment, j'étais celle qui écoute. Ces femmes-là ne sont guère écoutées, ou quand elles sont écoutées, elles ne sont guère crues. Moi, j'avais tout de suite cette identité, de poète, ce qui est quand même très important. Et de celle qui allait écouter et croire. Il n'y a jamais eu le moindre doute dans notre relation avec ces femmes par rapport à ce postulat de départ. Ensuite pour parvenir à vraiment rendre compte de leurs confidences, c'est un travail qui s'est fait vite, de façon très dense, sur deux mois d'entretiens et d'écriture, qui allaient ensemble. Donc j'écrivais chaque soir en revenant des entretiens. Parce que j'avais encore très présentes leurs attitudes pendant l'entretien. C'était des entretiens individuels, donc. Leur attitude corporelle. Les regards, ou nos regards, que nous avions échangés, leur silence. Et tout ça était matière à entrer dans ma poésie. C’est-à-dire qu’il n'y avait pas uniquement leurs mots, mais il y avait tout notre environnement, et tout ce qui se dégageait de leur corps pendant nos entretiens. C'est pour ça que j'écrivais chaque soir, de façon à avoir ça vraiment en mémoire. Je n'aurais pas pu écrire ce recueil après les deux mois d'entretiens. J'aurais peut-être pu, mais ç'aurait été très différent, parce que là, vraiment, nous partagions une telle émotion pendant ces heures de parole qu'il fallait que je puisse l'intégrer dans mon écriture tout de suite tant qu'elle était vraiment très, très présente encore en moi.

Après ma place est la place de la poète. C'est vraiment parvenir, de tout ce que j'ai entendu, de tout ce qu'elles me disaient, parvenir à extraire le mot le plus puissant, et puis les ajuster les uns avec les autres pour pouvoir créer ces poèmes.

**Agatha Mohring :**

Est-ce qu'on peut dire que ces deux recueils font archives à leur tour ?

**Perrine Le Querrec :**

Oui, je pense, de même que « Le prénom a été modifié ». Oui, je pense que ça fait archive et je le vois puisque « Rouge pute », ça fait quelques années maintenant qu'il est paru et je vois bien qu'il sert d'archive. Oui, donc, pour nous, je dis pour les femmes et moi qui avons construit ce recueil, c'est quelque chose de vraiment très, très important, ça oui.

Parfois une écriture plus documentaire peut être plus vite reléguée en fait. Là, la forme poétique a beaucoup surpris. J'ai même eu quelques réflexions assez… brutales, parce que j'utilisais de la poésie pour rendre compte de ces sujets-là. Mais cependant, justement parce que c'est de la poésie et que ça a pu comme ça étonné, alors les textes ne sont pas oubliés. Ils peuvent vraiment continuer de vivre dans leur universalité, c'est ça qui est vraiment important, je trouve, avec la poésie, c'est ce qu'on attend, j'ai l'impression. Et ce qui permet que ce recueil puisse être entendu de toutes et tous.

**Agatha Mohring :**

C'est une parole dont les femmes que vous avez interrogées ont pu s'emparer peut-être aussi, ou est-ce qu'il y a eu des retours ?

**Perrine Le Querrec :**

Alors déjà, oui, pour « Rouge pute », mais aussi pour « Les alouettes aussi », c'est vraiment une étape essentielle de leur reconstruction. C'est vraiment des livres dont elles sont très fières. Par exemple pour « Rouge pute », il y a deux de ces femmes qui maintenant, font partie d'une association d'aide aux victimes de violence, et le chemin n’était pas du tout aussi clair quand je les ai rencontrées la première fois. On était très loin de ça. Mais simplement, il y a maintenant une sorte de… voilà, elles ont été entendues. Elles ont été entendues et pendant les deux mois que nous avons passé ensemble, elle me disait si ça peut en sauver une. Je ne sais pas si ça a sauvé des femmes. J'aimerais le croire, mais en tout cas maintenant, à certaines lectures, il y a des femmes victimes de violences qui sont encore dans ce processus meurtrier, qui ont le livre. Et qui viennent me voir après. Avant, je n'avais dans le public d'abord quasiment que des femmes, maintenant c'est mixte, et puis beaucoup de « femmes d'après », je veux dire, celles qui étaient déjà sorties de cet enfer. Maintenant, ce livre, il est donné, transmis ou partagé aussi avec des femmes qui sont encore dans cet enfer, pour leur montrer d'abord qu'elles ne sont pas toutes seules, qu'elles ne sont pas coupables et qu'elles peuvent fuir. Qu'elles peuvent changer quelque chose, que quelque chose peut advenir, que c'est pas une fatalité.

Je sais plus trop où était le début de la question.

**Agatha Mohring :**

Non, mais c'est exactement ça. C'est la force de l'écriture aussi. Et puis vous y avez répondu par rapport à une poésie, peut-être documentaire. Je ne sais pas, dont vous voulez vous éloigner, peut-être, ou au contraire, que vous revisitez ? Pas besoin de définir votre poésie pour autant. Je ne cherche pas à le faire. Mais c'est vous qui avez prononcé ce mot « documentaire » qu’on n’avait pas encore prononcé…

**Perrine Le Querrec :**

En tout cas, pour ces deux recueils là, et pour « Le prénom a été modifié » aussi, effectivement. Parce que parfois, il faut donner des définitions. Mais, je vais évidemment, vous vous en doutez, quand vous commencez un travail de création, quel qu'il soit, je ne me dis jamais je suis dans cette école ou dans cette catégorie. Non.

**Agatha Mohring :**

Non, mais on a l'impression à vous écouter, que vous avez cherché à transposer au plus juste les mots de ces femmes. Et que finalement, vous avez aussi recréer, véritablement produit un recueil de poésie à partir de là. C’est saisissant aussi pour ça, en fait.

**Perrine Le Querrec :**

Parce que ce sont vraiment leurs mots. C'est pour ça. Parce qu'il n'y a rien qui vient d'ailleurs.

Parce que c'est vraiment leur parole qu'on entend dans ces recueils.

**Ludivine Bouton-Kelly :**

Et c'est un recueil qui refait réseau, du coup, quand vous vous décrivez par la suite…

**Perrine Le Querrec :**

Oui, ça c'est beau, ça c'est vraiment important. Imaginez la fierté de ces femmes, avec lesquelles je suis bien sûr toujours en contact, de savoir, que cette phrase que je vous ai citée, si ça peut sauver, de savoir que leur courage peut être comme ça, transmis de l'une à l'autre. Ça c'est vraiment extraordinaire. Et puis aussi, avec ces recueils, il y a cette autre grande chance de pouvoir aller dans les établissements scolaires, les lycées particulièrement, et puis de d'aborder avec les lycéens les violences faites aux femmes. Et grâce à ces textes qui du fait de leur brièveté, sont bien accueillis, pouvoir discuter et pouvoir vraiment aussi apporter des éléments de réponses à leurs questionnements, apporter des éléments de réalité dans un univers où ils sont parfois loin de la réalité, et puis, donc, oui, de construire ensemble, d'essayer de construire ensemble un présent qui serait plus juste et qui serait, on le souhaite, débarrasser de ces violences, bien sûr.

**Agatha Mohring :**

Tout ça par le biais de la poésie, et donc la force de la poésie, de l'écriture. Alors même qu'on se plaint de sa place qui serait un peu minorée aujourd'hui…

**Perrine Le Querrec :**

Elle est très simple, mais elle est très, très présente.

**Agatha Mohring :**

Oui, c’est ce que vous dites par rapport à l'impact que ça a sur les lycéens.

**Perrine Le Querrec :**

C'est encourageant.

**Agatha Mohring :**

C'est ça. Tout à fait. C’est ce que je voulais dire

**Ludivine Bouton-Kelly :**

Et vous terminez le recueil « Rouge pute » parle chapitre, alors je ne sais pas si l’on peut parler de chapitre ou d'appendice « La couronne », et c'est vrai que le ton est très différent du reste du recueil. Ça nous a beaucoup marqué et on se demandait : pourquoi vous avez fait ce choix de l'intégrer à la fin ? Terminer sur quelque chose qui est à la fois tourné vers l'avenir et, en même temps, très, très intense…

**Perrine Le Querrec :**

Pour « Rouge pute », j'ai travaillé avec neuf femmes. Et dans la première partie du recueil, ce sont vraiment leurs voix qui sont croisés, ce sont tous les témoignages qui prennent forme dans un texte, puis dans un autre. Cette jeune femme qui m'a parlé du viol, avec tortures qu'elle avait subie, c'était si différent - on n'était pas dans le même contexte de violence conjugale - c'était vraiment un cas différent de ce que je pouvais recevoir des autres femmes, que je ne pouvais pas l'intégrer dans la première partie du recueil. C'était uniquement sa voix. Elle ne pouvait pas se tisser avec les autres voies. C'est pour ça qu'elle a une partie qui lui est dédiée. C'est tout simplement ça.

**Agatha Mohring :**

On a réfléchi aussi ensemble au rôle du découpage, du montage, au rôle des autres arts aussi dans votre poésie… je me demandais si cette présentation sur la couverture avec des ciseaux et des pointillés, donc je parle de la couverture de « Les mains d’Hannah », avait été spécifique à votre texte, tellement voilà, mais je trouve que ça tombe très bien. Et on en parlait. On a eu l'impression aussi que c'était un fil, un thème dans votre poésie, qu'on retrouvait : ces découpages, les ciseaux, cette vision…

**Perrine Le Querrec :**

C'est vrai que moi, avant de savoir écrire, je découpais. Enfant, petite, j'ai écrit assez tôt, mais je racontais des histoires avec des découpages. Donc, ça fait vraiment partie de mon expression. Et j'ai continué. Je fais toujours des découpages, mais maintenant, en plus, je sais écrire. Mais oui, c'était une manière de parler. Donc, vraiment, c'est à l'origine de ma parole, en fait, le découpage. C'est très étonnant.

**Agatha Mohring :**

À vous lire, ce n'est pas étonnant…

**Ludivine Bouton-Kelly :**

Comme dans « Coups de ciseaux »…

**Perrine Le Querrec :**

Mais oui, c'est mon premier livre, « Coups de ciseaux », donc tout y est. Tour est dit. [Rires]

**Ludivine Bouton-Kelly :**

C'est marquant, en fait, la façon dont le découpage induit immédiatement une couleur aussi.

Une composition presque musicale lorsque que ce personnage, qui est très mystérieux déjà, est découpé, comme prédécoupé, recousu et, ensuite, réassemblé à loisir. C'est vraiment une pratique qui est presque méta poétique à l'intérieur de cet ouvrage…

**Perrine Le Querrec :**

Oui, oui, et j'y pense… jamais, non pas à « Coups de ciseaux », mais en tout cas, cette première écriture…Là, comme il y a « Hannah », on m’invite plus à réfléchir sur le découpage. Et effectivement, c'est vrai que j'ai relié avec ma première pratique d'enfant, avant l'écriture. Donc, oui, c'est, ce serait « ma meta formation ». [Rires]

**Ludivine Bouton-Kelly :**

Et on peut peut-être en profiter, puisqu'on a abordé « Coups de ciseaux », pour vous poser quelques questions. On s'était interrogé sur l'articulation entre texte et images, comment vous l'aviez pensé ? Vous avez travaillé en duo sur ce livre ?

**Perrine Le Querrec :**

Alors le texte était écrit. C'était une amitié, donc, avec Stéphanie Buttay. Je lui ai confié le texte et elle a créé ce personnage qui est inspiré, tout au début, d'une sculpture de Dorothea Tanning. Et puis elle a composé ses images. Et puis, on a proposé l'ouvrage double à l'éditeur, qui l'a donc accepté.

C'était une première expérience en duo. Je n'en ai pas eu après pendant longtemps, en fait.

Et puis, maintenant, j'ai beaucoup de travaux mixtes avec d'autres formes d'art, d'expression, mais qui ne se retrouvent pas forcément en livre, qui peuvent donner des duos avec la musique - le musicien dont je parlais tout à l'heure - ou des expositions avec un photographe. Voilà donc, c'est des travaux qui sortent du livre, en fait. Je n'ai pas de livre - je réfléchis - je n'ai pas d'autres livres avec… Ah si, j'ai « Les Tondus ». Jacques Cauda, qui est un plasticien aussi, a produit des dessins qui sont à l'intérieur du livre.

**Agatha Mohring :**

Et ces collaborations ont une influence après sur votre écriture, que ça soit par la musique ou est-ce qu'en fait, c'est vraiment une collaboration, c'est-à-dire de la complémentarité, j'allais dire, qui se fait, qui évolue, mais qui vous laisse libre dans votre écriture ?

**Perrine Le Querrec :**

Là, comme c'était ponctuel, sur un ouvrage, bon, et bien ça n’a pas été plus loin. Mais après, dans mes duos, en fait, et à partir du moment où je dis duo, je pense qu'on comprend que c'est du long terme, là, oui, il y a vraiment un enrichissement de nos pratiques.

C'est sûr que depuis que j'ai travaillé pour la première fois avec Ronan Courty, qui improvise sur sa contrebasse, donc il a tout son corps, qui est vraiment en percussion avec son instrument, donc il crée un langage qui est tout à fait exceptionnel et que j'entends très bien, donc, quand on travaille maintenant ensemble, comme pour notre oratorio, où là on avance ensemble mots et musique, où rien n’est écrit au préalable, on travaille vraiment la matière de notre sujet ensemble, là, oui, ça modifie considérablement mon écriture.

Et de même avec Mathieu Farcy, le photographe avec lequel j'ai un autre duo - qui s'appelle « Plis » d'ailleurs – là, comme on avance ensemble aussi sur un sujet qu'on détermine qui nous qui nous plaît, qui nous habite, on a envie de déplier tous les mystères, là aussi, oui, oui, ça fait vraiment… c'est un enrichissement exceptionnel. Pendant longtemps, j'ai été totalement seuls face à mon écriture. Donc c'est vraiment des moments (c’est plus que des moments, d'ailleurs), ce sont des partages qui sont passionnants…

**Agatha Mohring :**

Est-ce que ça ouvre d'autres pistes, que ça vous donne d'autres libertés ? Je pense au sous-titre toujours de « Les mains d’Hannah » : *la liberté illimitée pour Hannah Höch*…

**Perrine Le Querrec :**

Parce que c'est la même chose pour moi et je n'ai aucune limite. Aussi parce que je suis dans des maisons de petite taille. Ce qui fait que j'ai aucune limite. Je fais exactement ce qui me plaît. Si un éditeur ne le prend pas, un autre le prendra. Si un autre ne le prend pas, j'attendrai dix ans. Des livres que vous avez là sur la table ont attendu dix ans. Je ne suis pas pressée, mais je fais ce qui me plaît. Je ne peux pas m'imaginer entreprendre un travail dont je devrais amputer des parties pour une raison, disons grossièrement de marketing. Voilà, c'est inimaginable. Donc, je n'ai pas du tout de limite, sachant quand même que mon matériau de départ, c'est l'écriture. Voilà après, comment elle peut se déployer et quelle forme elle peut prendre, ça, c'est une invention à chaque fois.

**Agatha Mohring :**

On a trouvé que dans les différents ouvrages, qu'on a lus de vous, il y avait vraiment un côté très « inter-artial », « inter-médias », on retrouve l'influence d'autres… le rapport à l'image et à la poésie, il est exploité énormément, évidemment, mais on voit la présence du cinéma, d'autres arts plastiques, c'est quelque chose que vous avez travaillé dans l'écriture dès le début ?

**Perrine Le Querrec :**

Mes influences, elles sont d'abord plus plastiques, même si je lis beaucoup, et depuis l'enfance. Mais le premier livre très important pour moi qui a été écrit- ça doit être mon deuxième paru- c'est « Le Plancher » qui s'attache à écrire la vie de Jeannot – maintenant on sait qu’il s’appelle Jean Crampilh - qui a gravé un plancher de bois. Vous connaissez « Le plancher de jeannot » ? Je vous invite à regarder cette œuvre. Voilà donc ça, ça a été, ma première grande, grande rencontre. Et donc Jeannot, pour vous résumer l'histoire, ça se passe dans les années 1960-70. C'est une ferme. Il est paysan dans une ferme du Béarn.

C’est une famille ultra toxique. Et après bien des événements pénibles, sa mère est enterrée sous un plancher. Jeannot va se coucher sur ce plancher, le plancher de la ferme, et va y graver un texte psychotique pendant trois mois et il mourra de faim sur ce plancher qui mesure quinze mètres carrés. C'est une œuvre absolument éblouissante que j'ai rencontrée moi, à la Bibliothèque nationale de France où elle était exposée. Je ne connaissais rien de cette histoire. Donc j'ai vraiment rencontré aussi, parce qu'on était dans une bibliothèque, une œuvre littéraire. Mais sur un plancher. Et ça, ça a été vraiment, pour moi, l'événement sans doute le plus important en écriture. Parce que l'écriture, là, le corps est inscrit dans chaque lettre. C'est très dur un plancher de chêne et il travaillait avec une gouge, un marteau. Donc, c'est vraiment le point de départ de tout ce que je peux écrire. D'abord parce qu'on peut y laisser sa vie. On prend vraiment un risque quand on écrit. Ce n’est pas anodin. Ensuite, parce que tout le corps est emmené dans cette pratique-là. Moi, je donne très, très peu d'ateliers d'écriture. Je ne suis pas douée pour ça. Mais quand les personnes qui sont là bloquent, je dis : il y a d'abord un geste. Simplement faire le geste d'écrire. Ce geste-là, il dit quelque chose déjà. Il emmène une énergie, il emmène une sensation. Donc, voilà mes premières influences. Ma première influence, vraiment, qui a eu un impact décisif sur mon écriture, c'est Jeannot et son plancher. Et ensuite tout ce qui est arts plastiques. Mais aussi, par exemple, je ne sais pas l'écriture de Pina Bausch, les chorégraphies de Pina Bausch. Pour moi, ça, c'est une écriture exceptionnelle. C'est ça qui me nourrit le plus, ce sont vraiment ces rencontres-là qui viennent le plus intégrer mes recherches sur l'écriture ; qu'une autre écriture. Même si, évidemment, je ne pourrais pas passer une semaine sans lire un livre et que je suis souvent éblouie par ce que je peux lire, que j'apprends énormément en lisant les autres poètes, en lisant des essais. C'est très nourrissant. Mais ça se passe à un niveau qui n'est pas intellectuel, je dirais. Quand je vois une chorégraphie, quand je vois une œuvre, quand je rencontre une sculpture, là, il se passe quelque chose d'autre. Et ça, ça fait vraiment bouger ma façon d'écrire. Ou une architecture…

**Agatha Mohring :**

Oui, donc ça n’a pas besoin d’être en mouvement…

**Perrine Le Querrec :**

Non, mais il y a eu un mouvement pour bâtir…

**Agatha Mohring :**

Tout à fait, et l’émotion aussi que ça vous procure…

**Ludivine Bouton-Kelly :**

Il y a la question du motif du tissu, aussi, de cette membrane faite de corps, faite de chair végétale qui s’hybride avec l'animal, l'humain, le papier, les mots. J'ai l'impression que ça a traversé une grande partie de votre création et on se demandait quel était ce rapport justement à la membrane, au tissu, l’idée de suturer, recoudre, découdre aussi…

**Perrine Le Querrec :**

Je ne sais pas. Il y a, peut-être, sans doute, une explication psychanalytique dans laquelle je ne vais pas m'aventurer.

**Ludivine Bouton-Kelly :**

Ce n’est pas le but [Rires].

**Perrine Le Querrec :**

Mais le tissu en soi, l'objet même du tissu… Là, où il est le plus présent, c'est dans « Les trois maisons », avec Jeanne L’Étang… Je dirais que c'est presque comme l'archive au niveau de la sensation. Presqu’érotique avec le tissu, ses mouvements, ses déchirures… Bon, il y a vraiment quelque chose dans la matière même du tissu qui m'enchante. Ce geste de l'aiguille, bien entendu, de pouvoir, je dirais, consoler en mettant bord à bord des choses déchirées, en les rejoignant. Parfois, dans l'écriture, c'est ce que je tente de faire, après tout, de ramener ce qui a été déchiré, d'en faire une unité que je puisse présenter à la lectrice ou au lecteur. Donc, il y a quelque chose de ça, de la déchirure que je tenterai de consoler. Je ne sais pas pourquoi c'est ce mot qui me vient, alors je vais le garder. Voilà. Ensuite, c'est ce qui nous protège : sans tissu, nous irions nus. Ce n’est pas si simple d'aller nu. C'est quand même un défi. L'écriture, elle va relativement nue. Je trouve qu'elle s'avance vraiment de façon courageuse dans le monde. Donc, à partir de ce moment-là, elle devient, si je la considère comme nue, je dirais que c'est la syntaxe qui fait tissu. Voilà, c'est tout ce qu'on peut agencer entre le mot et la pointe du stylo - j'écris beaucoup à la main - entre le mot et la pointe du stylo qui va rebâtir cette enveloppe, qui va ensuite être livre. Voilà ce qui me vient sur le tissu.

**Ludivine Bouton-Kelly :**

En tout cas sur la question de la membrane, comme l'interface aussi entre le végétal, l'animal, et l'humain, on a eu vrai coup de cœur « La Bête, son corps de forêt » et la représentation de la forêt que vous y faites par rapport à d'autres moments où la terre est gravats, est poids, et là on a une impression qu’elle est particulièrement fertile, réjouissante.

Et, du coup, cette question du rapport à la terre comme membrane, on l'avait interrogée un petit peu. Je ne sais pas si c'est quelque chose que vous avez problématisé dans plusieurs ouvrages, différemment ?

**Perrine Le Querrec :**

Dans uniquement deux : celui-ci et puis « La fille du chien ». Et qui sont mes seuls livres qui s'écrivent à l'extérieur. Tous mes autres livres sont dans des environnements fermés, alors c'est souvent la maison, le mur. Et si c'est dehors, comme « L’Apparition », ce sont les montagnes qui font mur, autour. Donc, il n'y a pas un seul de mes livres qui échappe à ces cloisons, vraiment, à ces structures extrêmement fermées, dont il faudrait parvenir avec l'écriture, si possible, à ouvrir une issue. Et deux livres se passent dehors en ayant pleinement conscience du dehors et de la terre, et de l'animal, c'est « La Bête », et « La fille du chien ». Ce sont deux moments très particuliers de ma vie, aussi. Ce sont des livres où je suis plus avec moi, que dans le reste de mon écriture, où je suis vraiment toujours avec l'autre, avec les autres. Là, c'est plus des aspirations très intimes. Et c'est pour ça aussi qu'il y en a très peu, parce que c'est beaucoup plus difficile, en fait, de partager l'intime comme ça.

**Agatha Mohring :**

Cela vient creuser dans vos propres archives ?

**Perrine Le Querrec :**

Oui, oui, oui, c’est un peu ça. Ça amène toujours une réflexion sur l'écriture, mais là ça passe par le corps, le corps de la bête, le corps de la forêt. Et dans « La fille du chien », il y aurait aussi en second plan une réflexion sur l'écriture. Mais ça passe par le chien, par l'animal, et la terre, oui.

**Ludivine Bouton-Kelly :**

C'est presque comme si la nature faisait complètement écho - je n’ai pas lu « La fille du chien » - mais en tout cas dans « La Bête, son corps de forêts », j’ai l'impression que tout résonne et tout vibre, que ce soit dans les sonorités que vous utilisez, dans les jeux que vous faites avec la mise en page, la typographie, l'italique, tout tangue et aussi tout raisonne…

**Perrine Le Querrec :**

Oui, oui, c’était l’état dans lequel je me trouvais pendant l'écriture de ce livre. Tout résonnait. Ce n'est pas toujours que, d'un seul coup, tout résonne. C'est presque des moments miraculeux. Il ya beaucoup de moments où tout étouffé ou encombré, et il y a des moments où tout est lumineux de saillance comme ça, où on a l'impression d’avoir une autre compréhension, en fait, de notre environnement. Mais c'est pas toujours.

**Agatha Mohring :**

Lors d'une rencontre la semaine dernière, c'est dans un poème, je crois, que vous avez dit : deux mots sont un miracle…

**Perrine Le Querrec :**

Oui…

**Agatha Mohring :**

C'est une très belle expression aussi pour dire cette espèce épiphanie. C'est ça que vous cherchez ? Les deux mots.

**Perrine Le Querrec :**

Oui. Ça, c'est un sacré travail, tout à fait passionnant. Mais… J'imagine que tous les écrivains, c'est la même chose. Dans tous les brouillons, un mot est barré, remplacé par un autre, puis un autre, puis un autre, puis un autre. C'est pas du tout évident de poser deux mots l'un à côté de l'autre.

**Ludivine Bouton-Kelly :**

Et comment vous gardez la trace de ces mots que vous effacez, dans votre création ?

**Perrine Le Querrec :**

Comme je travaille beaucoup de manière manuscrite, enfin dans des cahiers, et bien il reste des traces sur papier. Et puis sinon, je garde quelques années mes différentes versions de manuscrits. Après je les jette. Mais je les garde parce que souvent, d'un livre à l'autre, l’ordre tel qu'il paraît, n'est pas l'ordre dans lequel ils ont été écrits, puisque certains mettent des années à rencontrer une maison d'édition. Mais en tout cas, dans ma tête, je sais dans quel ordre ils sont. Et, souvent, d'un livre à l'autre, presque toujours, en fait, je répète une phrase. Je prends un morceau d'un des livres que j'ai terminés, qui va venir dans le livre suivant. Donc, il y a comme ça une, pour moi, une intimité, une porosité entre tous mes livres que je poursuis. Quelque chose qui se poursuit vraiment. Et donc c'est pour ça que je garde un temps, mes versions manuscrites, parce que parfois cette phrase qui va aller dans livre suivant, je ne l'ai pas gardée dans le manuscrit, ou elle est un tout petit peu corriger, mais c'est la phrase du début dont j'ai besoin pour aller vers l'autre livre. Voilà, c'est un truc un peu… bizarre.

**Ludivine Bouton-Kelly :**

Je pense qu’on l’avait senti à la lecture. On s’était fait exactement cette réflexion. On s’est dit qu’il y avait des connexions. Il y a des sons qui résonnent justement et qui font, qui signifient une continuité. Vous cousez, en fait…

**Perrine Le Querrec :**

Ça commence à s'entendre, alors…

**Ludivine Bouton-Kelly :**

Oui. On a entendu un rythme qui se dégage, qui donne l'impression de familiarité, en fait, en vous lisant, d’un ouvrage à l’autre…

**Agatha Mohring :**

Et qui n’est pas simplement thématique, c'est bien ça dont on parle…

J'avais repris cette phrase, dans « Les mains d’Hannah », ça m’a bien plu : « J'ai reçu comme don celui de pouvoir observer, de vivre, puis de ranger ». En lisant cette phrase, je me suit dit que c'était quand même aussi ce que vous faisiez…

**Perrine Le Querrec :**

Oui, oui, sans doute. Mais souvent, en plus, quand on passe beaucoup de mois ou d'années avec le sujet du livre, il y a vraiment une intimité qui se crée, qui est réelle, et quand on doit extraire des citations, des choses comme ça et bien évidemment, on va là où se sent en parfaite harmonie. Et cette phrase-là qu'elle dit… oui, je pourrais la dire, bien sûr.

**Agatha Mohring :**

Il y a une familiarité avec ses convictions…

**Ludivine Bouton-Kelly :**

J’ai une question un peu plus personnelle… En lisant « Têtes blondes », j'ai été très remuée. Est-ce que c'est aussi du matériel d'archives que vous avez utilisé ?

**Perrine Le Querrec :**

Et bien par exemple, « Putain de ta mère ! » qui ouvre le recueil, c’est vraiment d'avoir visionné des concours de mini miss… j'étais très choquée, en fait. Donc, là, oui, c'est de l'archive, par exemple. Oui, oui, donc, il y en a d'autres avec moins d'archives, mais certaines, oui, oui, absolument où « Les survivalistes » (je pense que c'est aussi dans ce recueil-là), bon, pareil, là, j'ai pas mal cherché la façon dont ils s'organisaient pour écrire cette nouvelle. Donc, oui, il y a aussi de l'archive. Pas que, mais il y en a.

**Ludivine Bouton-Kelly :**

Ce qui frappe aussi à la lecture - et c'est valable dans d’autres de vos œuvres, j'ai l'impression - c'est que vous transcrivez les images, vous retranscrivez les archives, mais aussi les commentaires sur l'archive… Et, ça a tendance à tordre le discours de manière… Enfin, ça remet vraiment tout en perspective et oblige à prendre une distance.

**Perrine Le Querrec :**

Oui, parce qu’une archive, moi-même je ne l’accepte pas telle quelle. Le même événement, par exemple, dont je trouverais une archive, disons, à la préfecture de police, à la bibliothèque nationale et dans un autre centre de documentation, elle va être vue de façon totalement différente. J'entends autant de voix qu'il y a de versions sur le même fait. Donc, c'est très important et c'est pour ça que ça demande beaucoup de temps, en fait, de pouvoir multiplier les versions, multiplier les archives et de créer soi-même sa propre voie à travers tous ces matériaux. Mais on ne peut pas prendre une archive ou un journal, par exemple, les archives de journaux, on ne peut pas prendre ça simplement et puis dire : voilà l'archive. C'est absolument impossible. Donc, il faut vraiment pour une même date et un même événement essayer d'entendre le maximum de voix.

C'est presque un peu comme « Rouge pute ». Il faut entendre le maximum de voix pour réussir à trouver les mots dont on a l'impression qu'ils sont le plus proches d'une vérité. C'est un peu dangereux d'oser dire des mots comme « vérité », mais en tout cas, essayer de s'en approcher, quoi. Mais en tout cas, ne pas dire comme vous venez de l'exprimer : voilà l'archive donc voilà la vérité, voilà la version. Non, ça, ce n'est pas juste, ça.

**Ludivine Bouton-Kelly :**

On s'est interrogé sur la place, justement, de cette voix poétique. Est-ce qu’elle était plutôt du côté de la voix-off ou de la voix… justement.

**Perrine Le Querrec :**

Elle est là. En permanence. Je vous parle, mais en même temps je pourrais vous parler différemment. Et vous parlez avec des phrases dont la syntaxe ne serait pas juste. Mais qui serait de la poésie. Je suis toujours en train de penser en poésie. Je n’ai pas l'impression que ça soit… Par exemple, dans mes premiers romans, « Le plancher » ou « Les trois maisons », - et c'était mes premiers - la poésie, la forme poétique, elle est tout de suite intervenue dans ma prose. Je ne vois pas tellement de différence. Tout ça, c'est une question de respiration.

Parfois, j'ai un peu tendance à dire que quand il faut aller à la ligne, comme ça, que la ligne se brise, c'est qu'il faut retourner près du mur, qui faut aller s'appuyer, qu'il faut reprendre contact avec une matière et le bord de la page, par exemple. Donc, c'est vraiment mon point de vue, tout est… sur une partition d'émotion. Donc la poésie, elle m'habite entièrement. C'est vraiment le grand océan dans lequel je nage.

**VIRGULE SONORE**

**Perrine Le Querrec :**

Tout tangue.

Andy, j'ai rencontré l'amour et soudain, ne plus savoir l'amour ou la rencontre.

Tout tangue.

Les mots entre nos deux visages du poignant de ma langue.

Traduire ton corps.

Nos corps rapides, nos corps longs. L'amour nu.

Le monde.

Des faits.

Grimpe-moi.

Ton corps d'étoiles, épaules, bleu de ciel, derrière ton dos, montagne, oiseaux.

La forêt passe entre mes jambes. L'épi de ton sexe, tes yeux scarabées, roulent sur moi les crêtes de ta hanche.

L'odeur des mots. Savent-ils les fentes de tes cuisses, la mousse de tes couilles, le sel de nos peaux ?

Flairé.

Ma piste au long des lignes.

Museau, échine.

Odeur de jeunes veaux, étables et lait.

Une fois l'amour à blanc, le temps d'écrire.

Une fois l'amour chargé, le temps de jouir.

Lorsque tu embrasses mes mains tachées d'encre.

Lorsque tu embrasses mes yeux.

D'encre.

Lorsque mes seins tachés.

D'encre.

Tu embrasses ma bouche tachée. Je mange les mots sur ta bouche. Je mange l'amour d'une nuit à l'autre. Je parle aux instants.

La déclaration.

Balbutiante sur la lèvre inférieure.

Le ciel au couchant, son pommelé de gris, je cherche ta bouche, atteindre tes lèvres.

La pourpre des rubans à tes chevilles, ton poignet.

Jouer, déjouer, dénouer.

Frissons de poésie.

Effleurer, frôlement, feulement, follement, déflorer, effeuiller, effleurer.

Mes seins de miel quand tu les lèches éperdument.

Éperdument, je brûle.

Maintenant mes seins mouillés de toi. Le soleil se lève.

Je passe ma main sur ton visage, frappent mes yeux de ma paume. Enfoncer les mots, les clouer au cerveau s'ils s'envolaient sous la poussée de terrain.

L'amnésie.

Coupée en deux. L'une j'écris l'une, je jouis l'impossible. Alors revendiquer deux fois l'amour.

Superposer.

De tous les yeux de mon corps, toutes les mains de mon corps, les langues de mon corps.

Tanguer.

Toutes.

Sans changer de place. Tous les paysages, corps entiers, paysages.

**Agatha Mohring :**

Nous remercions Perrine Le Querrecet Magalie Brazil, directrice de la Maison de la poésie de Nantes, pour l'organisation de cette rencontre et cette conversation intimiste.

Merci de nous avoir écoutées et merci à l'Université d'Angers et à l'académie Pulsar de la Région Pays-de-la-Loire pour leur soutien.

**Ludivine Bouton-Kelly :**

Vous pouvez suivre l'actualité du projet PICT sur notre carnet Hypothèses.

À bientôt.